

ABBÉ LHOMOND DE VIRIS

LES GRANDS HOMMES DE ROME

LATIN / FRANÇAIS • PRÉSENTÉ ET TRADUIT PAR JACQUES GAILLARD



ACTES SUD

DE VIRIS

Si, selon Jacques Brel, *Rosa, rosa, rosam* scandent le refrain du *Tango du collègue*, le *De viris* de Lhomond en est, depuis deux siècles, le bandonéon. Bréviaire d'héroïsme et d'histoire romaine, ce petit livre était ainsi fait qu'on y apprenait aussi bien la concordance des temps que celle des vertus chez les fils de la Louve.

Tous ceux qui ont peiné, tous ceux qui ont rêvé sur ces pages illustres pourront, dans cette édition bilingue, vérifier s'ils ont perdu leur latin. Et peut-être le retrouver (tout en se remémorant des contresens de jeunesse), entre le texte et sa traduction.

Mais tout lecteur s'avisera que ce best-seller pédagogique inusable est bel et bien au cœur de notre mémoire culturelle... Que serait Rome, sans ses grands hommes ?

JACQUES GAILLARD

Traduisant et présentant l'abbé pédagogue, grammairien et érudit du XVIII^e siècle, Jacques Gaillard – lui-même auteur de manuels scolaires – poursuit la relecture de l'antique qu'il propose dans Beau comme l'antique (1993, Babel n° 176) et dans Rome, le temps, les choses (1995, Babel n° 262), parus chez Actes Sud. Et le récit des hauts faits des Grands hommes de Rome de Romulus à Auguste apparaît dès lors comme une matrice de souvenirs et un conservatoire de l'imaginaire.

DE VIRIS
LES GRANDS HOMMES DE ROME

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Titre original :
*De viris illustribus urbis Romæ
a Romulo ad Augustum*

© ACTES SUD, 1995
pour la traduction française et la présentation
ISBN 978-2-3300-8332-8

Illustration de couverture :
Monument funéraire provenant
de Neumagen (Allemagne),
Scène d'école (détail), Landesmuseum,
Trier, Allemagne

ABBÉ LHOMOND

DE VIRIS
LES GRANDS
HOMMES DE ROMÉ

LATIN / FRANÇAIS
traduit et présenté par Jacques Gaillard

ACTES SUD

Introduction

MERCI, L'ABBÉ !

L'abbé Charles François Lhomond ne fut pas un grand homme. Dans son édition de 1866, le *Grand Larousse universel* nous en prévient : “La vie de ce modeste érudit s’est passée dans une si complète obscurité que l’histoire littéraire n’en a presque conservé aucun détail.” Et il faut reconnaître qu’on a bien du mal à retrouver notre homme dans les encyclopédies et les dictionnaires consacrés aux auteurs : il en est généralement absent, sous prétexte, sans doute, que le *De viris illustribus* n’est pas une œuvre et qu’il ne saurait donc être auteur. Pensez donc, un manuel de latin à l’usage des classes de sixième ! Compilé par un régent de collègue ! Naïf, de surcroît, de forme et de fond ! C’est à se demander pourquoi ce petit livre des grands Romains a connu de perpétuelles rééditions, depuis 1779, et l’on peut sans risque garantir qu’il a eu, en France, des millions de lecteurs. Pire : à la différence des chefs-d’œuvre de la littérature, que la succession des goûts et des programmes balance de faveur en défaveur, il s’est avéré que, pendant au moins un siècle et demi, le *De viris* était

incontournable. Ensuite, on s'en gaussa – mais les connaisseurs des manuels scolaires modernes, voire contemporains, peuvent en découvrir quelques pages, embusquées en fin d'ouvrage, ou même se réjouir de constater qu'à l'instar des plus grands, Lhomond a été imité. Pour tous lauriers, l'abbé aura reçu l'hommage de deux statues élevées par souscription populaire en 1860 en Picardie, l'une à Chaulnes, où il naquit en 1727, et l'autre à Amiens ; et d'une rue parisienne qui, dans le 5^e, descend de la rue d'Ulm à la rue de l'Arbalète, autant dire, du Panthéon aux Gobelins. En bon voisinage : Amyot, Erasme, Calvin. En bon endroit : si ce n'est plus vraiment le Quartier latin, la proximité de l'Ecole normale, du séminaire irlandais et du lycée Henri-IV garantit que dans ce périmètre, le latin fait encore vivre pas mal de monde. On ne saurait douter que le modeste abbé en eût été satisfait, même si l'essentiel de sa carrière se déroula sur l'autre versant de la montagne Sainte-Geneviève, au collège du Cardinal-Lemoine. Il y fut régent de sixième pendant plus de vingt ans, après avoir étudié la théologie en Sorbonne et obtenu la charge de principal du collège d'Inville, jusqu'à sa suppression. De famille fort démunie, le bon abbé avait fait du chemin, depuis sa Picardie natale ; il eût pu aller plus loin, on l'en pressa amicalement : mais il avait, semble-t-il, trouvé le bonheur dans sa classe de sixième, et n'eut de cesse de remercier le Ciel en améliorant de son mieux la pédagogie du latin et de la religion.

Il nous a donc laissé des *Eléments de grammaire française*, qui préparaient à l'essentiel, c'est-à-dire à des *Eléments de grammaire latine*. En ce titre, du reste, Lhomond parle un peu latin, car il faut entendre "éléments" au sens d'*elementa* – autrement dit : le b.a.-ba. Qui est déjà considérable, soit dit en passant, en comparaison de ce qui est actuellement demandé aux élèves du même âge, en matière de grammaire. Puis l'abbé eut l'idée de condenser l'histoire sacrée pour la rendre accessible, en latin, à de jeunes esprits : ce fut son *Epitome historiae sacræ*. Il ne restait plus qu'à appliquer le "concept" (soyons modernes !) à l'histoire romaine : ainsi naquit le *De viris* (la tradition a, depuis belle lurette, considéré qu'*illustribus urbis Romæ a Romulo ad Augustum* rendait le titre un peu longuet pour un abrégé ; c'est la rançon de la gloire). Grand abrégiateur devant l'Eternel, Lhomond rédigea également une *Histoire abrégée de l'Eglise*, et une *Histoire abrégée de la religion avant la venue de Jésus-Christ*. On l'imagine au Ciel diffusant, désormais, un *Guide abrégé du Paradis et de ses dépendances à l'usage des nouveaux venus*. Et l'on songe aux admirables droits d'auteur que ses descendants auraient pu encaisser pendant des décennies, si l'état ecclésiastique n'avait pas été embrassé avec tant de ferveur par notre pédagogue.

Car l'abbé était d'une piété rigide, et, en ses dernières années, il en pâtit : en l'an troublé de 1792, il refusa de prêter serment à la constitution civile

du clergé, et fut jeté en prison. Tel était Regulus : mais un sauveur survint, qui le tira de geôle. Un ancien élève du collège du Cardinal-Lemoine négocia son élargissement : Jean-Lambert Tallien, jacobin puis montagnard, régicide et futur organisateur de la Terreur, homme d'une piété douteuse et d'une vertu discutable, on en conviendra. Mais Tallien, s'il n'avait point tiré bénéfice des leçons de morale romaine de Lhomond, gardait un souvenir ému des classes de ce bon maître ; après tout, les révolutionnaires avaient tous appris à être Brutus au collège, et il n'est pas impossible que Tallien ait transpiré sur l'édition princeps du *De viris* (il est né en 1767). Bref, le vice sauva la vertu, ou, du moins, il se vérifia qu'on peut tuer son roi et vénérer son maître d'école. Libéré, l'abbé Lhomond vécut encore deux ans et s'éteignit en 1794, "oublié de tous", comme le déplore le *Larousse*.

Il suffit de lire la préface de Lhomond pour être éclairé à la fois sur ses intentions et sa méthode. On notera que ce texte d'une fine rhétorique commence par l'habituel constat de carence qui semble caractériser le principe de toute pédagogie du latin à l'époque moderne. "Les auteurs latins manquent pour la sixième" – autant dire que l'on s'avance vers les jeunes élèves les mains vides, en ayant derrière soi une bibliothèque pléthorique. A l'époque de Lhomond, le latin avait encore les faux-semblants d'une langue vivante, qui se prêtait non seulement à des conversations, mais à des déclamations, à des compositions en vers, et même à la fabrication de

pièces de théâtre : les jésuites, depuis la première *Ratio docendi* qui fixe la “pédagogie” de leurs collègues, se sont passionnés pour l’exercice et mettront ainsi en scène, en latin, bien des épisodes édifiants de l’histoire romaine ; néanmoins, dans les dernières années qui précèdent leur expulsion (1762), ils délaissent le latin au profit du français, et l’on peut imaginer qu’une “baisse de niveau” des jeunes latinistes a pu justifier cette concession. On sait d’autre part qu’au sein des encyclopédistes, des voix n’ont pas manqué de s’élever pour dénoncer l’inutilité des discours et des poèmes en latin, au nom de la “modernité”. Car, durablement, les élèves sont condamnés non seulement à écouter des cours prononcés en latin par le régent, mais aussi à s’exprimer en latin à l’écrit comme à l’oral. Cicéron reste le maître à penser et à écrire de toutes les classes, mais les grands fournisseurs d’anecdotes historiques, de César à Tite-Live en passant par Salluste et Florus, basculent vers le “second cycle” : César, en troisième (après Virgile et Ovide, étudiés, chose étonnante, en cinquième), Eutrope et Aurelius Victor en quatrième, Salluste et Florus, en “humanités” (seconde), et Tite-Live, en “rhétorique”, l’année suivante. La logique de cette progression est bien évidemment réglée non sur une connaissance de la langue que l’on suppose solide – allez donc aborder en cinquième de tels poètes ! – mais sur une formation qui culmine avec l’éducation morale et la virtuosité rhétorique. Et c’est sans doute à ce titre que Tite-Live est en bout de

course : narration, discours, période narrative et période oratoire, tout s'apprend chez lui, et si on y ajoute une bonne dose de Cicéron, le compte est bon. Et il est précieux de terminer sur des auteurs dont la correction syntaxique réputée garantit que les futurs étudiants manieront une langue pure et classique, lorsque le temps viendra, par exemple, de rédiger leur thèse...

Néanmoins, il est embarrassant, nous dit Lhomond, d'avoir accès si tard à des textes dont l'âge tendre est supposé friand, "propres à piquer leur curiosité et à former leurs mœurs". Il faut donc mettre les historiens romains à la portée des élèves de sixième, sans attendre les grêles notices de Cornelius Nepos qui, à l'époque, surviennent au programme de cinquième. Autant faire comme Cornelius Nepos, homme de bonne compagnie, puisque ami de Cicéron, qui avait publié, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., seize livres intitulés *De viris illustribus*. De ce recueil de biographies, nous n'avons plus que des bribes, mais le titre était excellent. Du reste, on rencontrera plusieurs *De viris* dans la suite de la littérature latine : saint Jérôme nous laisse entendre que Suétone intitula ainsi un de ses énormes recueils, Aurelius Victor s'en vit parfois attribuer un, et Isidore de Séville rédige sous ce titre trente biographies de notables de l'Espagne wisigothique...

Il y avait donc, dans la tradition, l'esquisse d'un genre assurément mineur, mais d'une grande utilité pédagogique : la biographie brève, héroïque et

compilée. Du point de vue du fond, c'est-à-dire de l'intérêt moral des vies et des anecdotes, Lhomond pouvait tout naturellement s'appuyer sur la tradition des recueils d'*exempla* qui, dès le 1^{er} siècle av. J.-C., avaient recensé tous les "dits et faits dignes de mémoire" des grands hommes, pour reprendre le titre du célèbre recueil de Valère Maxime, publié sous Tibère. La rhétorique y puisait, siècle après siècle, cet aliment rendu indispensable par l'éloquence latine, à commencer par celle de Cicéron. D'un autre côté, le destin vertueux, parfois contrarié mais toujours admirable, des grands hommes de la République fournirait la matière à de saines méditations morales, au point que l'on pourrait oublier, grandeur oblige, qu'ils étaient des païens. Dès lors, pourrait-on dire, Lhomond avait fait son camp : descendre l'histoire de Rome de Romulus à Auguste, par une succession de biographies déduites des textes des grands et des petits historiens latins, habilement retravaillés pour être intelligibles par de jeunes cervelles encore incapables de lire ces auteurs directement. Là encore, il y avait la caution d'une pratique éprouvée notamment par les illustres éditions *Ad usum Delphini* : on y voit, sous le texte original (à la censure près !) des grands auteurs latins, une rubrique intitulée *interpretatio* qui résume en phrases simples, page après page, le texte de Virgile, de Suétone ou de quelque autre maître. Ce qui, parfois, donne, du reste, des résultats assez amusants : à vouloir être simple, on devient vite naïf, et somme toute Lho-

mond, dans ses simplifications abrégatives, n'est pas tombé dans ce péché autant qu'on a pu le lui reprocher.

Replaçons-nous dans le cadre d'une classe de sixième en son temps. Comment fait-on cours ? L'usage consacré par une tradition déjà fort ancienne veut qu'on décortique le texte par une *prælectio*, où l'on élucide ses difficultés grammaticales, on analyse ses qualités rhétoriques avec le plus grand soin, et l'on éclaircit ses références et son contenu historique. Ensuite, il est habituel de l'apprendre par cœur ; puis on le récite, on le paraphrase (c'est-à-dire : on le réécrit), éventuellement on le traduit ; suivent des exercices plus rhétoriques : amplification, éthopée (composition d'un "discours fictif" placé dans la bouche d'un des personnages), exploitation en suasoire ou en controverse d'une des situations délibératives évoquées par le texte, etc. En tout cas, le texte est l'élément central de cette pédagogie à objectifs multiples, et il se grave dans les mémoires de façon quasi indélébile, tout en suscitant, par le biais d'une admiration qui est le postulat implicite, une imitation de style, de forme et de fond. Il en est ainsi, *mutatis mutandis*, depuis Quintilien, qui n'avait pas eu, lui, à apprendre le latin...

Et c'est là que la "méthode Lhomond" mérite une attention particulière. Il est bien clair que les auteurs latins (contrairement à ce qu'on a pu penser) n'écrivaient pas pour fournir des versions

latines à la postérité. L'idée que César, lorsqu'il était de bonne humeur, rédigeait dans ses *Commentaires* une version de quatrième, et une version de première (au style indirect) lorsque les Gaulois l'avaient contrarié, cette idée n'est, hélas, qu'une aimable plaisanterie. Quant à la thèse selon laquelle les âmes bien nées sont d'emblée capables de s'initier aux rudiments d'une langue sublime en se précipitant, ivres de joie, dans une page d'un auteur latin qui, en son temps, avait la qualité intellectuelle (et parfois le style) d'un académicien français, elle relève d'un optimisme béat qui, néanmoins, garde des adeptes de nos jours. Lhomond, lucide pédagogue, sait qu'il faut aller doucement et progressivement, et "fabriquer" un matériel adapté aux nécessités d'un apprentissage. Dans les premiers chapitres de son manuel, il taille sans remords dans les textes originaux, principalement Tite-Live, en "réduisant" la prose narrative à des phrases (relativement) courtes, de structure (relativement) simple. Progressivement, en "réécrivant" ses biographies, l'abbé lâche la bride, et, au tiers du volume, on commence à rencontrer ce turbulent joyau du style narratif : la "période" narrative, avec son *cum* initial (écrit *quum*, selon l'usage du temps), son ablatif absolu, ses énoncés de circonstances, sa principale enfin qui rebondit éventuellement pour nous épater encore. Tant et si bien que, si les premières pages offrent des phrases qui ressemblent furieusement à des phrases françaises, on en vient assez vite à des constructions plus "latines", fût-ce en amputant un

ou deux éléments de la phrase latine originale, et ensuite le texte finit par devenir... difficile ! En fait, soucieux de restituer le plus possible de phrases et de tours empruntés fidèlement à sa source antique, Lhomond tend de plus en plus à coudre l'un après l'autre ces bouts de Tite-Live, de Florus, de Valère Maxime, et va jusqu'à piller le *De officiis* de Cicéron pour nous offrir un Regulus bien raconté, en attendant de croiser Suétone sur le chemin qui mène de César à Auguste. Un œil exercé peut, ici ou là, distinguer ce qui est "du Lhomond", et... ce qu'il a déjà lu quelque part. Il y a là, pour les connaisseurs, un jeu subtil, et l'on verra que l'abbé, par moments, fait preuve d'une belle virtuosité.

Car il n'était pas facile, lorsqu'on est épris – la préface le rappelle – d'une langue pure et "classique", de faire se côtoyer, par échantillons choisis, des auteurs de siècles différents, et de styles si variables. On a même pu, sur la question, lui faire des reproches : l'édition procurée par Léonce Duval, inspecteur d'académie honoraire, professeur au lycée Michelet (Hachette, 1891), passe le texte au rabot pour lui ôter "des expressions et des tournures que l'on blâmerait aujourd'hui, sous la plume d'un élève, comme incorrectes ou rares" (*sic* – préface). Même guidé par l'inexorable *Syntaxe latine* de Riemann, qui fait encore office de droit canon pour les fanatiques du thème latin *hard*, ce rabot n'aura, en définitive, que quelques copeaux à faire sauter. Lesdites imperfections étant souvent de la plume même de grands auteurs dont

on peut penser qu'ils savaient le latin encore mieux que M. Léonce Duval, et dont Lhomond avait considéré, pauvre homme, qu'elles n'étaient pas de nature à pervertir la jeunesse. De même, tout en notant que ce livre était fait pour apprendre le latin, et non l'histoire romaine, l'éditeur précité a jugé utile d'intervertir certains chapitres pour restituer l'exactitude chronologique – il est vrai que, parfois, Lhomond s'embrouille un peu. Mais compte tenu des ambitions de l'auteur, l'ordre original de ce catalogue des grands hommes ne blesse point l'esprit (quant à nous, nous l'avons pieusement conservé).

Il faut en effet convenir que le *De viris* n'est pas seulement un manuel de langue latine (pour élèves sachant déjà pas mal de latin !) : il a le charme spécifique des objets culturels dont on peut dire pis que pendre, mais qui ont nourri l'imaginaire autant que la raison pendant des générations successives de gamins auxquels on jugeait bon d'apprendre simultanément le maniement du subjonctif imparfait latin et l'existence avérée d'un héroïsme civique, dont les Romains de la République possédaient le brevet. L'exemplarité prêchée par le *De viris* a, du reste, traversé les régimes, qui avaient plus ou moins de raisons de se complaire dans l'admiration des consuls romains. On voit Lhomond, en bon abbé, se démarquer des païennes superstitions, ne point trop autoriser ses auteurs romains à médire des rois, et se laisser, comme ses

contemporains, abuser par la gloire irremplaçable d'un Brutus au nom de qui, sous la Révolution, tombèrent tant de têtes. Lecteurs plus modernes, nous voyons bien comment cet éloge d'une République vertueuse a pu aider une génération novatrice à formuler le principe qui, seul, allait permettre de définir une "morale de la nation" en substitut de la "soumission du sujet" requise par l'ordre monarchique – la patrie, pour qui l'on meurt ou l'on sacrifie les siens, pour la simple gloire d'être un parfait citoyen. On aima ces aristocrates bourgeois, grands seigneurs mais vertueux, et qui ne s'étaient point donné que la peine de naître : sans privilèges, disciplinés, gravissant les degrés d'un pouvoir qu'on leur reprenait ensuite, soumis en fin de compte à la volonté du peuple, et s'offrant en exemple de désintéressement, d'énergie, de compétence. Même Lucullus, ce gourmet, avait à cœur de servir Rome en se faisant bon général ! Et pour un tribun séditieux, que de défenseurs de la liberté ! Aussi bien, ces vieilles valeurs, idéalisées par la mémoire culturelle des Romains eux-mêmes, allaient se révéler modernes et impulser des conduites, des passions, voire une révolution, rendre aimable un consul qui, comme Scipion, franchissait la Méditerranée, et par voie de conséquence un empereur conquérant (qui illustrera bien l'antique règle des renversements de fortune...). Sans avoir lu Montesquieu, sans avoir médité Rousseau (qui rêvait d'être romain, à ses heures), sans même avoir admiré les tableaux terribles de David, on put, armé du *De viris*, rêver à la République et détester les tyrans. Et

un siècle plus tard, quand enfin la République fut dans ses meubles, l'œuvre édifiante de l'abbé Lhomond offrit les garanties d'un catéchisme civique en prêchant les valeurs qui, somme toute, avaient manqué à Vercingétorix...

Charmes du *De viris*, ces relents d'encre violette sur la plume Sergent-Major, ces blouses grises du collègue d'antan, l'écho du verbe sévère des magisters en col cassé, face à la carte de l'empire colonial français, précaire *orbis terrarum* menacé par les Parthes de la perfide Albion... Les biographies de Lhomond étaient autant de chapelles qu'on allait visiter, le Gaffiot sous le bras, pour faire sa version comme l'on fait ses grâces, en s'étonnant de ces vertus systématiques révélées sobrement entre deux ablatifs absolus. Héros amidonnés, consacrés par la concordance des temps, généreux jeunes gens, graves vieillards, consuls infatigables, poussant leurs ennemis devant le char du triomphe et refusant leur part de butin, préoccupés de leur gloire au point d'exhiber leur clémence, bâtisseurs obstinés d'un empire sans précédent. Ennuyeux, si souvent, même dans leurs bons mots, dont l'humour n'avait pas l'évidence d'un rayon de soleil, et chez qui on eût souhaité un peu de fantaisie – en vain. Heureusement, *Nick Carter*, caché sous le pupitre, permettait des rêves de contrebande, et *les Pieds nickelés* un cynisme de voyous.

Charmes du *De viris*, cette langue fossilisée en formules rituelles – *consul factus, ea re commotus, confecto bello...* Lhomond, grand prêtre d'un *gimmick latin* truffé d'"expressions" qui sonnent bellement dans les thèmes et leur donnaient cet air "vraiment latin" qui plaisait tant au maître ; pesant Lhomond si peu préoccupé d'alléger son style qu'à le traduire on a l'impression de classer des enclumes sur les trois étages d'une phrase à rallonge ! Avec, au bout du compte, ce français compassé, convenu, compliqué et inévitablement désuet qui donna longtemps à la version latine ses signes extérieurs de noblesse, et que, dans notre traduction, nous avons eu garde d'alléger en l'oxygénant inconsidérément : admettons que c'est par piété, là encore – cette lourdeur fait partie de l'ambiance. De même, parmi les notes (essentiellement historiques, ou précisant les institutions), nous avons eu la malice de reprendre, *en italique*, bon nombre de notes de Lhomond, telles qu'elles figurent, si joliment, dans l'édition stéréotypique de 1813 que, par commodité technique, nous avons utilisée pour cette édition.

Hâtons-nous, maintenant : Cincinnatus laboure son champ, Coriolan médite sa colère, Pyrrhus compte ses éléphants et César, sur un frêle esquif, cingle vers Dyrrachium. Comme Napoléon fuyant l'île d'Elbe, dans Abel Gance : en pleine tempête. Décidément, les grands hommes sont incorrigibles !

JACQUES GAILLARD